# CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 27 septembre 2025. MESSIAEN : Turangalîla-Symphonie. Orchestre national du Capitole de Toulouse, Tarmo Peltokoski (direction)

**Tarmo Peltokoski prend cette année officiellement la direction artistique de l'Orchestre National du Capitole de Toulouse. Cette saison est sa première, même si de nombreux concerts les ont réunis à Toulouse comme en tournée. Il l'ouvre donc SA saison avec l'œuvre phare qu'il a souhaitée ardemment : la grandiose Turangalîla-Symphonie d'Olivier Messiaen.**

Cette œuvre composée entre 1947 et 1949 pour l'orchestre symphonique de Boston a été dirigée lors de la création par Léonard Bernstein. Depuis, les plus grands chefs s'y sont confrontés. A Toulouse, nous l'avions entendue avec le Budapest Festival Orchestra dirigé par Ivan Fischer en 2014, et l'Orchestre national du Capitole l'avait jouée avec Tugan Sokhiev quelques années auparavant. Ce soir l'Orchestre occitan est en majesté, et va offrir une plénitude sonore rare. L'effectif monumental exigé par la partition occupe toute la scène et déborde un peu de côté. Avec dix contrebasses et treize percussions, un piano à queue, un

célesta et les Ondes Martenot, rien que la vue d'un tel orchestre est un vrai bonheur. Au piano **Bertrand Chamayou** sera très à l'aise, ne faisant qu'une bouchée de la virtuosité de sa partie, apportant beaucoup de poésie dans les moments pacifiques. Le choix de cet enfant du pays toulousain est excellent et a ravi le public. Aux Ondes Martenot nous découvrons **Cécile Lartigau**, qui vient d'enregistrer cette Symphonie avec Andris Nelsons pour Deutsche Gramophone. Elle prend la relève de l'extraordinaire Valérie Hartmann-Claverie qui avait travaillé l'œuvre avec Messiaen et la jouait par cœur. Sans avoir encore toute l'aisance de sa devancière, la partie d'onde Martenot par Cécile Lartigau reste le plus beau moment de la Symphonie. Il semble que l'instrument électrique n'a pas été entendu partout.

Notre impression de 2014 reste intacte, et c'est bien l'effet musical surnaturel des ondes Martenot qui donne toute sa saveur à la partition. Quelque soient les qualités de la direction de Tarmo Peltokoski, les lourdeurs de la partition persistent à certains moments. Certes il trouve des contrastes intéressants et sa science de la direction est éclatante dans les moments rythmiques diaboliques. La concentration exemplaire, la tenue de la structure toujours très lisible, et l'attention portée à tous les détails permettent une lecture analytique parfaite. La sensualité et la tendresse sont moins réussies. C'est dans les trois derniers mouvements, en un *crescendo* fulgurant que l'art de Tarmo Peltokoski envoûte. La manière exigeante et presque furieuse dont il obtient les déhanchés dans la musique inspirée d'Amérique du Sud est enthousiasmante. Les instrumentistes de l'orchestre sont très impliqués et superbes de sonorités riches et brillantes, de précision également. Les cuivres tout particulièrement sont majestueux ,et l'on reste pantois devant la luxuriance des percussions.

Le dernier mouvement nous conduit vers un état de joie proche de la transe tout à fait incroyable. Le tout dernier accord en

un *crescendo* presque infini qui se termine sur un geste du chef enlevé qui semble adresser au ciel toute la joie et la beauté de la musique. Ce final symphonique est exécuté de manière absolument extraordinaire ce soir. Nous ne pouvons que constater combien l'alchimie entre le jeune chef et l'orchestre fonctionne à merveille et souhaiter, comme Tarmo Peltokoski le dit dans le programme, que ces artistes pourront redonner cette Symphonie dans l'avenir. Pas de doute que le chef va encore mûrir son interprétation et atteindre au sublime sur toute la durée de la Symphonie déjà parfaitement mise en place, et terminée en apothéose. La salle de concert hexagonale était pleine à craquer – avec plus 2100 spectateurs. Le succès a été total avec des applaudissements nourris. La saison symphonique toulousaine démarre fort !

---

**CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 27 septembre 2025. MESSIAEN : Turangalîla-Symphonie. Orchestre national du Capitole de Toulouse, Tarmo Peltokoski (direction). Crédit photo (c) OnCT**

---

# COMPTE-RENDU, critique, concert. Lyon, le 16 nov 2019. Messiaen : Turangalîla-

# Symphonie. Orch national de Lyon, J-Y Thibaudet, S Mälkki.

**COMPTE-RENDU, critique, concert. Lyon, Auditorium Maurice Ravel, le 16 novembre 1019. Olivier Messiaen : Turangalîla-Symphonie. Orchestre national de Lyon, Jean-Yves Thibaudet (piano), Cynthia Millar (Ondes Martenot), Susanna Mälkki (direction).**

« Un chant d'amour, un hymne à la joie, temps, mouvement, rythme, vie et mort », tels ont été les mots du compositeur pour présenter sa monumentale **Turangalîlâ-Symphonie**. Cet ample programme résume assez bien cet ouvrage plein de contrastes, qui alterne moments de violence inouïe et passages d'une douceur poignante, et des danses joyeuses aux rythmes élaborés contrebalançant des instants hiératiques. Cette œuvre est la traduction poétique des instants de l'amour, dont certains sont des moments de bonheur absolu qui atteignent le divin. La symphonie est composée de dix mouvements, à l'image d'une une gigantesque suite, et s'avère parcourue de thèmes dont certains sont personnifiés par des pupitres, comme celui que le compositeur français appelle le « thème fleur », personnifié par deux clarinettes veloutées, « comme des yeux qui se répètent »… Les trombones énoncent d'une manière effrayante le « thème statue », tandis que de délicats soli de bois sont distillés dans les mouvements « Turangalîlâ 1 » ou « Chant d'amour 2 ».



Artiste en résidence cette saison à l'ONL, le pianiste lyonnais **Jean-Yves Thibaudet** assure la redoutable partie pour piano solo de la pièce, et l'on est d'emblée saisit par les cadences étourdissantes qu'il exécute dès le premier mouvement, mais aussi par ses chants d'oiseaux tout de délicatesse dans « le Jardin du sommeil d'amour ». Quant aux fameuses ondes Martenot, elles sont jouées avec sensibilité par **Cytnhia Millar**, qui parvient également à donner forme à l'enchantement du « Jardin du sommeil d'amour » ». Le parfum d'exotisme est distillé par les percussions très variées qui témoignent de l'influence du gamelan balinais.

La direction de **Susanna Mälkki** – pendant sept années durant à la tête de l'Ensemble Intercontemporain – se démarque par

densité et la tension mise dans les phrasés, appuyées par la profondeur de la sonorité de **l'Orchestre National de Lyon**, qui repose notamment ici sur un fabuleux tapis de cuivres. La finlandaise réussit surtout la gageure de donner une forte cohérence aux dix parties de cette pièce-monstre qui, sous d'autres baguettes, peuvent sembler disparate… Le contraste avec les mouvements vifs se montre parfait et la vie interne de chaque mouvement, toujours musicalement conduite, s'avère on ne peut plus soignée.

Bref, une symphonie défendue avec panache et conviction par les interprètes de cette soirée, avec un niveau d'exécution difficilement égalable… et c'est sans surprise – qu'après le jubilatoire finale – le public se soit longuement répandu en applaudissements et vivats.

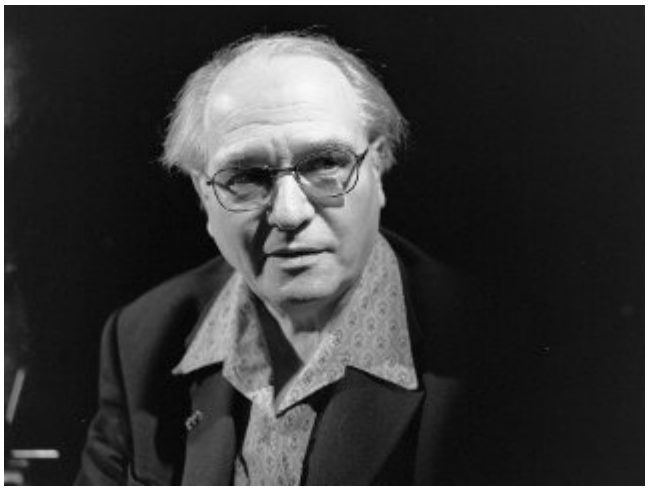
_____

Compte-Rendu, concert. Lyon, Auditorium Maurice Ravel, le 16 novembre 1019. Olivier Messiaen : Turangalîla-Symphonie. Orchestre national de Lyon, Jean-Yves Thibaudet (piano), Cynthia Millar (Ondes Martenot), Susanna Mälkki (direction).

---

# Compte rendu, concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 9 décembre 2014 ; Olivier

# Messiaen (1908-1992) : Turangalîla symphonie pour piano, Ondes Martenot et grand orchestre. Roger Muraro, piano ; Valérie Hartmann-Claverie, Ondes Martenot ; Budapest Festival Orchestra ; Direction : Ivan Fischer.



Cette symphonie pléthorique est peut être la commande la plus extraordinaire jamais faite à un compositeur. Laisser un telle liberté au compositeur est rare : pas de délai, – mais une durée choisie par le compositeur et tout l'effectif laissé à son appréciation. Serge Koussevitzky pour le Boston Symphony Orchestra a du attendre 2 ans pour que Messiaen lui livre sa symphonie en dix mouvements et d'une durée de plus de 80 minutes. Aujourd'hui le plus grand mérite de cette œuvre est une utilisation habile et spectaculaire des Ondes Martenot. Car aucun instrument de l'orchestre, ni même le piano ne sont utilisés de manière vraiment nouvelle ou originale. Les talents d'orchestrateur de Messiaen sont ici assez modestes, les redites sont fréquentes et une certaine boursouflure dans l'écriture fait peser sur l'ensemble une

charge de grandiloquence. La direction d’Ivan Fischer est très lyrique essayant de donner un peu de chaleur à cette partition minérale scintillante. L’amour qui sous tend le propos de la symphonie manque terriblement de sensualité. Avec une caractérisation de chaque mouvement Ivan Fischer crée une belle diversité évitant la lourdeur que la symphonie peut provoquer. L’Orchestre du Budapest Festival est remarquable par ses qualités instrumentales et sa virtuosité. Les couleurs et les nuances sont exacerbées par une direction précise et stimulante. Roger Muraro, avec ses immenses mains fait fi des difficultés de sa partie : le pianiste défend l’utilisation percussive du clavier avec virtuosité. Tout le legato et le moelleux viennent des ondes Martenot. Valérie Hartmann-Claverie est la grande spécialiste de cet instrument aussi rare que mystérieux. Le surnaturel suggéré par cet instrument ouvre la Turangalîla symphonie Toulouse. Halle-aux-Grains, le 9 décembre 2014 ; Olivier Messiaen (1908-1992) : Turangalîla symphonieen une dimension spaciale vertigineuse. L’aisance de Valérie Hartmann-Claverie est stupéfiante d’autant qu’elle joue par cœur. C’est donc elle qui sera la reine de la soirée, apportant beaucoup a cette œuvre, par la rareté de son instrument. Un grand chef et un orchestre superlatif ont défendu avec panache une œuvre qui permet d’entendre les si rares Ondes Martenot.

Toulouse. Halle-aux-Grains, le 9 décembre 2014 ; Olivier Messiaen (1908-1992) : Turangalîla symphonie pour piano, Ondes Martenot et grand orchestre. Roger Muraro, piano ; Valérie Hartmann-Claverie, Ondes Martenot ; Budapest Festival Orchestra ; Direction : Ivan Fischer.